

Jean-Luc Barré

L'AMITIE DU PRINCE

Tout à première vue plaidait contre Alexis Leger. Pas une ligne de sa correspondance privée avec Philippe Berthelot depuis 1916 qui ne parût dictée par des calculs de carrière. Ses longues lettres de Chine notamment ruisselaient de complaisance et d'habileté. Les descendants de Berthelot qui vivaient, comme la plupart des derniers survivants du Quai d'Orsay de l'époque, tels Léon Noël et René Massigli, dans la détestation de Leger, m'en découvrirent le contenu, après avoir refusé de les restituer à leur auteur au moment où celui-ci rassemblait ses œuvres complètes dans la Pléiade. Ces lettres achevaient d'étayer la thèse d'une sorte de conspiration permanente chez Leger pour s'emparer du pouvoir au détriment de son protecteur. Elles trahissaient à mes yeux le courtisan et le manipulateur sous le masque obséquieux du disciple.

Suffisaient-elles pour autant à restituer dans son entier l'histoire d'une relation ?

La poésie, la Chine, le goût du secret, de l'ailleurs, de l'anonymat avaient suffi à rapprocher d'instinct ces deux marginaux si peu conformes au milieu diplomatique. Fascination de Leger, le déraciné, l'éternel exilé, devant la toute-puissance d'un Berthelot, héritier d'une dynastie républicaine imposante, hôte prestigieux chez qui tout Paris se presse sous le regard vert des chats persans. « *Vous avez porté votre pouvoir au-delà de toutes limites professionnelles*, lui écrit-il en décembre 1919. *Nul ne sait, au fond, ce que vous voulez de précis.* » Attention immédiate chez Berthelot pour ce jeune poète venu des îles, présenté par Francis Jammes et Paul Claudel, et qu'il décide à entrer aux Affaires étrangères en dépit de son manque de fortune. Sa carrière va bénéficier des faveurs du mandarin, en vertu de la même filiation qui l'unit déjà à Paul Claudel et Jean Giraudoux avant Paul Morand. Entre eux et lui, c'est une sorte de contrat à vie, indéchiffrable pour l'extérieur, et sur lequel ne sauraient peser hiérarchies, ambitions rivales, jeux de pouvoir ou liens de succession. Pour Berthelot, l'écrivain, le poète, l'artiste prime tous les autres acteurs du monde. Il ne parle jamais de Claudel qu'avec vénération, se transformant à l'occasion pour la promotion de son œuvre en gardien du culte, en maître de cérémonies. Vis-à-vis de lui comme de tous les créateurs auxquels il assurera protection et amitié, il paraît avoir fixé par avance les règles du jeu. A lui la puissance terrestre, à eux le génie intemporel. Aussi personnalisée soit-elle, toute relation « littéraire » avec Philippe Berthelot se fonde sur cet accord tacite et ambigu, par lequel en somme chacun s'accomplit dans son propre rôle.

Chez Berthelot le service de l'Etat est poussé jusqu'à l'ascèse. Aventure supérieure où l'on abdique beaucoup de soi-même. Alexis Leger témoignera d'une exigence semblable au point de vouloir suspendre en 1924 toute carrière littéraire. Dût-il se vouer à la tâche diplomatique jusqu'à l'effacement, Berthelot n'en reste pas moins l'homme dominateur et provocant qu'il est aux yeux de tous, un irrégulier entré par effraction dans la Carrière, un anticonformiste capable d'arriver un jour au ministère une panthère en laisse, un « *paradoxe de scandaleux et magnifique* » (Claudel) qui joue à l'extrême de toutes ses singularités. Soucieux au contraire d'atté-

nuer son personnage jusqu'à l'abstraction, Leger est un caractère plus enfoui, plus dissimulé.

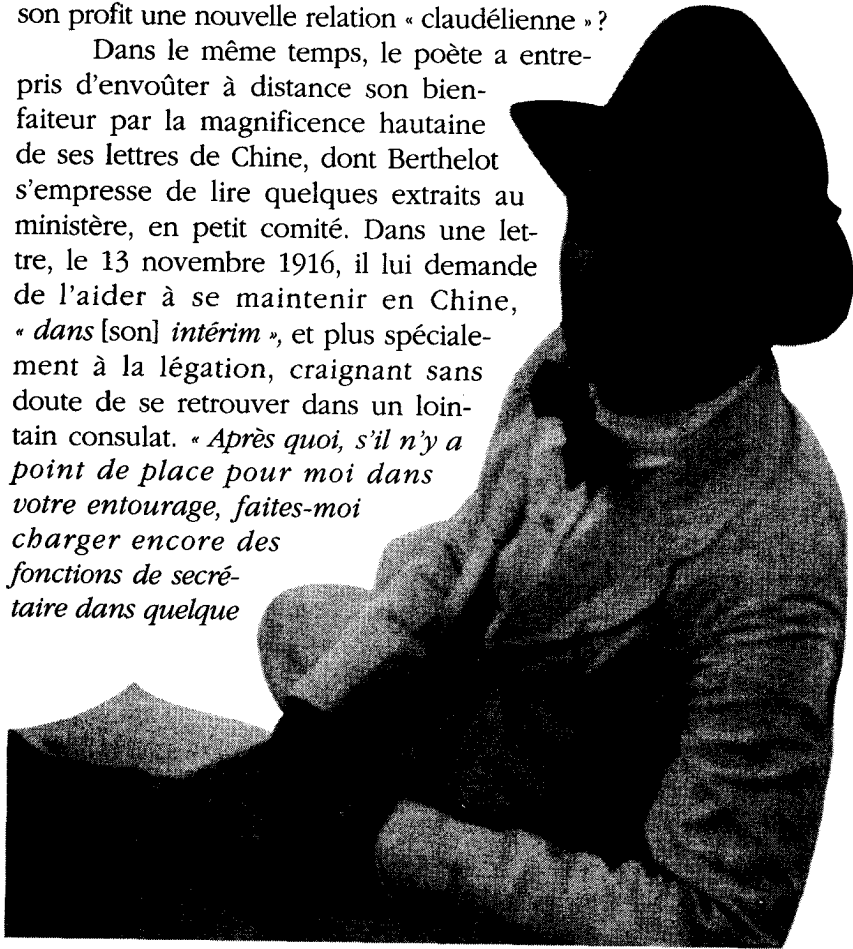
« Laissez-moi être dupe de mes travaux et de mes plaisirs »

L'allure altière et secrète, la voix d'une douceur feutrée, aux modulations caressantes où se condensent la pensée et le rêve, le regard hermétique, comme un feu noir à la surface d'un visage exempt de toute transparence, Alexis Leger cultive une présence elliptique et solitaire, aux incarnations successives. « *Quand on était reçu par Leger, on avait droit à la poésie, un rien de sorcellerie, des échappées étonnantes, avec de brusques retours à la réalité* », se souvient Louis Joxe. Epris des grandes perspectives et peu préoccupé des affaires courantes, il passe chaque jour quelques heures au Quai, où il ne s'attarde que le soir, condamnant sa porte le plus souvent, aussi réfractaire aux audiences qu'il est avare de notes. De cette autorité ambiguë et fuyante se dégage pourtant un magnétisme étrange.

« *La vie est courte, laissez-moi être dupe de mes travaux et de mes plaisirs.* » Le 1^{er} octobre 1916, Leger prend congé de ses amis parisiens et s'apprête à rejoindre son poste de troisième secrétaire à Pékin. « *Leger a voulu partir en Chine*, déclare alors Berthelot à Paul Morand. *Eh bien, il y restera dix ans.* » Une sorte de malaise entoure ce départ précipité que le jeune poète doit à l'amitié du Prince. Philippe Berthelot n'en connaîtra les véritables raisons qu'un an plus tard, sans que Leger lui en fasse confidence directement. Le jeune diplomate entretient avec le couple une correspondance double. C'est à Hélène Berthelot, dont il a su gagner la bienveillance, qu'en septembre 1917 il révèle avoir voulu se libérer d'un mensonge, fuir une femme pour ne pas l'épouser, préserver les errances de sa vie de garçon. Cette femme qu'il dit n'avoir pas su aimer s'est suicidée quelques mois plus tard. Plein de remords et de désespoir, Leger se livre aux Berthelot comme Claudel dix ans plus tôt en proie au drame de *Partage de midi*. Ceux-ci sont d'autant plus « impliqués » qu'à la même date Hélène Berthelot est

en correspondance suivie avec une romancière danoise liée à Leger avant sa nomination en Chine. Elle a connu un drame similaire au sien : un homme s'est tué par amour pour elle et vraisemblablement à cause du diplomate. Leger a quitté la France en lui promettant un retour rapide et cessé depuis lors de donner de ses nouvelles. A nouveau celui-ci prend à témoin Hélène Berthelot du fond de la solitude où il dit s'être emmuré. Il se sent indigné de l'affection de cette femme et a résolu de se taire. Le degré d'intimité qui semble s'être établi entre les Berthelot et lui est presque stupéfiant. Sont-ils vraiment aussi proches qu'il y paraît ? Ou bien Leger cherche-t-il, en ouvrant son cœur, à orchestrer à son profit une nouvelle relation « claudélienne » ?

Dans le même temps, le poète a entrepris d'envoûter à distance son bienfaiteur par la magnificence hautaine de ses lettres de Chine, dont Berthelot s'empresse de lire quelques extraits au ministère, en petit comité. Dans une lettre, le 13 novembre 1916, il lui demande de l'aider à se maintenir en Chine, « dans [son] intérim », et plus spécialement à la légation, craignant sans doute de se retrouver dans un lointain consulat. « *Après quoi, s'il n'y a point de place pour moi dans votre entourage, faites-moi charger encore des fonctions de secrétaire dans quelque*



SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

L'amitié du Prince

légation. » A Hélène, il demande simplement de lui parler d'elle et de Philippe. « *J'essaie souvent de le suivre par la pensée dans la vie politique de ce Paris fortuit et bizarre, où les dons du poète réclament désespérément refuge chez les hommes d'action. Je souhaite toujours que ma vie professionnelle me rapproche quelques jours de vous deux. J'exprimerais mieux mon attachement à votre mari si je ne lui devais rien.* » La Chine établit entre eux une sorte de fraternité : « *Il me semble parfois rencontrer quelque chose de vous dans ce pays que vous aimiez, dont vous parliez et dont je foule à mon tour les vieilles routes couleur d'homme.* » (A Hélène, septembre 1917.)

Anxieux de savoir ce que l'on dit de lui à Paris, il presse Hélène, si elle apprend quelque chose à son sujet, d'être « *assez bonne pour [le lui] faire savoir d'un mot, même sur une carte postale.* » Il avoue n'avoir plus aucun autre correspondant au Quai. « *Un tel silence m'a gagné que je me sentirai bientôt aussi vieux que M. Ribot, aussi vieux que les plus vieux ministres et maréchaux chinois, mes seuls amis, avec qui je joue désormais aux échecs ou au "ma-tchang" jusqu'aux premières lueurs du jour.* » A Hélène toujours, il confie ce vœu : « *Que ma vie professionnelle me rapproche quelque jour du champ d'action de votre mari. Je crois, primitivement et sommairement, à la simplicité d'un certain nombre de choses possibles, aux mains d'hommes, et si votre mari avait un jour quelque place à confier dans son entourage, je serais toujours prêt à répondre à son appel.* »

A Philippe Berthelot, le 20 janvier 1919 : « *Vous m'avez affranchi de l'instabilité. Je vous remercie. C'est une force morale pour moi que la sécurité de votre amicale pensée. Et plus que tout ce que vous pouvez faire pour moi m'importe ce lien vivant. Gardez-moi la poignée de main d'homme que vous m'avez tendue au seuil de ma vie d'homme. Je vais seul en ce monde et connais mieux chaque fois le prix hautain de l'affection. Je serai toujours prêt à vous rendre compte à mon heure de l'emploi que j'aurai fait de votre aide. Je suis heureux que vous ayez été amené à prendre en mains la direction politique à l'heure entre toutes où il importe que notre politique étrangère porte un peu de votre empreinte personnelle.* » Il fait appel à un Berthelot au faite de sa puissance pour lui trouver, n'ayant « *plus de quoi vivre en France et vivre en Chine* », une situation à l'étranger en marge des Affaires étrangères, « *l'étape*

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

L'amitié du Prince



*A Pékin, entre deux personnalités chinoises,
dans le quartier diplomatique.*

indispensable de [sa] vie » afin de retrouver « l'indépendance matérielle » propice à lui assurer envers les Affaires étrangères « l'essentielle désinvolture d'esprit sans laquelle il ne vaut pas d'y demeurer ». On ne saurait mieux atteindre que par ces mots la sensibilité de son correspondant. Sachant Berthelot friand de tout ce qui permet de toucher le fond des êtres et peu indulgent envers les réguliers de la Carrière, il livre sur la plupart de ses collègues autant de

petits rapports de police sur leurs mœurs, leur caractère, leurs pratiques professionnelles, soulignant « *la mauvaise grâce efféminée du petit P. inintelligent, inutilisable, et qu'il a fallu abandonner au miroir chlorotique de ses petites vanités* », soulignant à propos d'un autre de ses pairs qu'il « *émousse tout de ses mains à mitaines* » et que « *travailler avec une si vieille femme, c'est lui arracher la peau une fois par jour* ».

« Ceci tuera cela »

Bien que Leger veuille se défendre de toute ambition – « *Ma plus grande force, écrit-il à sa mère, personne ne s'en doute, est [...] dans mon détachement secret* » –, c'est un diplomate sans scrupules, plein d'obséquiosité et de hargne, organisant sa carrière « *très froidement* », selon sa propre expression, qui s'est employé activement à gagner l'appui de Berthelot. Sensible au génie poétique de ce correspondant habile à sécréter l'hommage, Berthelot a malgré tout déployé en faveur de Leger moins de sollicitude qu'envers Claudel ou même Giraudoux. Accédant au secrétariat général en 1920, il cherche manifestement à s'attacher ses services. Il l'introduit auprès d'Aristide Briand peu avant que sa situation éminente au Quai ne soit compromise par un scandale financier touchant sa famille et lui-même. Très vite, Leger se rendra si indispensable auprès du ministre après la démission forcée du secrétaire général, occupera la place laissée vacante avec tant de savoir-faire et d'assiduité que sa signature se substituera peu à peu, après 1925 et le retour de Berthelot, à celle de son supérieur. Prise de pouvoir dont ce dernier feindra quelque temps de ne pas s'apercevoir. Cumulant les responsabilités à une cadence fulgurante à partir de 1927 – directeur du cabinet de Briand, directeur d'Asie, directeur adjoint des Affaires politiques et commerciales –, Leger dévore l'autorité de Berthelot de l'intérieur.

Observant les deux hommes à cette époque dans un bureau du Quai d'Orsay, « *placés par le hasard comme deux cariatides à chaque bout d'un long manteau de cheminée* », le diplomate espagnol Salvador de Madariaga songe aussitôt que « *ceci tuera cela* ».

AMITIÉ DU PRINCE

I

Et toi plus maigre qu'il ne sied au tranchant
de l'esprit, homme aux narines minces parmi nous,
ô Trés-Maigre ! ô Subtil ! Prince vêtu de tes sentences
ainsi qu'un arbre sous bandes lées,
aux soirs de grande sécheresse sur la Terre,
lorsque les hommes en voyage disputent des chocs
de l'esprit, adossés en chemin à de très grandes jattes,
j'ai entendu parler de toi de ce côté du monde, et la
louange n'était point maigre :

"... Nourri des souffles de la Terre, environné
des signes les plus faibles et déviant de telles prémices,
de tels schémas, ô Prince sous l'aiguille, comme la tige
en fleur à la cime de l'herbe (et l'oiseau qui s'y bécote
et s'enfuit y laisse un tel balancement... et te voici
toi-même, ô Prince par l'absurde, comme une grande
fille folle sous la grâce à se bercer soi-même au
souffle de sa naissance...),

" docile aux souffles de la Terre, ô Prince sous
l'aiguille et le signe invisible du songe, ô Prince sous

« Tout descendait vers le sol chez Berthelot, même les pans de son veston, ses épaules, ses mâchoires, ses joues, les sacs sous les yeux, les replis des lèvres, rapporte-t-il. Tout montait du sol chez Leger, dont le pied semblait tout juste toucher terre pour y puiser l'élan naturel comme un geyser d'énergie vers la poitrine forte, les épaules effacées, le visage droit et grave que dominait le front large et droit et qu'éclairaient des yeux inoubliables [...]. Berthelot était d'une intelligence éblouissante qui fusait à chaque instant dans ses propos... et hors propos : point du tout la vivacité d'un simple causeur, mais la force d'un esprit dont les idées révélaient sous leur surface étincelante une pensée substantielle inspirant le respect ; alors que Leger ne disait jamais rien de frappant, rien qui vous forçât à vous laisser distraire du sujet pour admirer le fin mot de la pensée profonde. Il souriait aux mots de l'ainé, peut-être avec plus d'affection que d'admiration, mais n'apportait au débat que des pensées d'allure courante et qui semblaient s'y inscrire sans effort. »

« Il voudra prendre ma place »

Abreuvé jusqu'au bout d'hommages et de protestations de gratitude, Berthelot a percé très vite les mobiles de Leger : « Il écoute et quand il jugera qu'il en sait assez, il voudra prendre ma place », dit-il à Léon Noël. La rupture est manifeste dès 1928. Leger attache sa « *pensée personnelle* » à la conception du futur pacte Briand-Kellogg, « *en vue de recréer moralement un premier lien de solidarité avec l'Amérique absente de la Société des Nations et de préparer en même temps l'opinion internationale à des entreprises ultérieures d'organisation collective en Europe* », selon sa formule. Le secrétaire général tente de son côté de reprendre le dialogue avec l'Allemagne en l'extirpant du flou idéologique où celui-ci s'est enlisé depuis la conférence de Locarno. Il tient aux Allemands le langage de la franchise. Deux ans après Locarno, il relance le débat sur les réparations, soigneusement esquivé en octobre 1925, et préconise une négociation d'ensemble engageant toutes les parties concernées dans les circonstances les plus propices à un apaisement à long terme, c'est-à-dire après l'élection en mars 1929 du

nouveau président des Etats-Unis. Pour lui, la question des réparations reste indissociable du problème de la Rhénanie et de celui des dettes interalliées. Aucun d'eux ne se prête à une discussion séparée. Le rapprochement franco-allemand demeurera une illusion aussi longtemps qu'il ne reposera pas sur un accord équitable et réaliste. La France ne saurait consentir à évacuer la Rhénanie sans obtenir de l'Allemagne les compensations financières qui lui sont dues, compensations elles-mêmes inséparables du règlement de ses dettes envers l'Etat américain. Jamais, jusqu'alors, Paris n'a pu obtenir de Washington la reconnaissance du lien entre le paiement de ses propres dettes de guerre et celui des réparations, alors même que l'Allemagne a tiré largement profit des avantages du plan Dawes.

C'est peu dire que le pacte Briand-Kellogg est à l'opposé de l'orientation pragmatique et concrète préconisée par Philippe Berthelot. Le 27 août 1928, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, l'Italie et le Japon, se joignant à la France et aux Etats-Unis, déclarent renoncer à l'usage de la guerre. L'idéalisme pacifiste est à son apogée. Les Etats adhèrent au pacte par dizaines dans les mois suivants, l'URSS y compris, dont le maître s'appelle Joseph Staline. Preuve qu'on ne s'engage à rien.

Double par Leger, Berthelot est condamné à laisser s'accomplir une politique qu'il juge à rebours des réalités européennes. « *Le problème est simple : accepterons-nous de payer les destructions méthodiques de nos régions envahies ? La réponse ne peut être que : non, jamais. On ne peut s'entendre loyalement avec les Allemands qu'après qu'ils auront payé.* » Ces lignes, qu'on croirait extraites d'un éditorial de Jacques Bainville, sont signées de Philippe Berthelot, en date du 14 décembre 1928. Huit mois plus tard, la France s'engage à évacuer la Rhénanie dans les huit mois, avant même que le nouveau plan de paiement des réparations élaboré à La Haye sous le contrôle américain soit entré en application. Voué à régler magnifiquement les affaires courantes, selon le mot d'Henry de Jouvenel, le secrétaire général a perdu toute emprise sur l'évolution des choses. Trop de palabres, trop de compromis hâtifs, trop de temps perdu ont transformé à ses yeux la diplomatie en une machine à brasser des illusions. « *Des mots, des mots* », c'est le seul commentaire qu'il réserve au projet de fédération européenne

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

L'amitié du Prince

lancé en septembre 1929 à la Société des Nations par Aristide Briand avec le plein appui d'Alexis Leger. Jamais l'état de l'Europe ne lui a paru moins se prêter à une entreprise confortant cette vaste nébuleuse dont Genève est devenue le centre de gravité. Trois ans plus tard Berthelot quittera ses fonctions, passant le relais à celui qui s'est identifié mieux que tout autre aux nouvelles orientations diplomatiques de la France et de ses alliés face à l'Allemagne.

Jean-Luc Barré